



EDITORIAL

FESPACO 2023, BURKINA - MALI : "Kêlê kelen"

A l'ouverture du 28e FESPACO, le samedi 25 février 2023 au Palais des sports de Ouaga 2000, le Burkina Faso et le Mali, pays invité d'honneur, ont réaffirmé la communauté de leur destin dans la lutte sécuritaire, mais aussi surtout panafricainiste.

Comme le faisait remarquer le cinéaste et écrivain sénégalais Samba Gadjigo en 1995 : « ... L'invention du cinéma en 1895 précisément a eu lieu au moment où la compétition capitaliste était à son apogée et où les Européens étaient présents partout dans le monde y compris en Afrique ». C'est dire donc qu'à cette époque, le cinéma va servir l'entreprise coloniale en Afrique. Elle devrait négocier auprès de l'opinion française, voire européenne, la justesse et la noblesse de la mission civilisatrice. Les films tournés après cette date en disent long. Pas besoin de les énumérer tous.

Cette tendance esthétique du cinéma colonialiste a gagné ses galons avec le temps. On retient qu'il y a eu des films de propagande et de domination militaire. Le film de Jean Renoir « La Grande illusion » réalisé en 1937 présente le rôle secondaire du tirailleur sénégalais pendant la première guerre mondiale. Il fallut attendre le contre-discours sur ce sujet avec l'appropriation de la caméra par les noirs mais principalement avec un chef de file des cinémas d'Afrique noire : Sembène Ousmane.

Coïncidence de l'histoire, c'est celui-là même dont le centenaire de naissance est célébré à travers cette édition du FESPACO 2023. Pour lui, le cinéma est une arme de libération politique. Les élèves du lycée de Thiaroye n'ont besoin que de regarder le film de Sembène pour comprendre une partie de ce qui s'est passé dans leur voisinage en 1944. Sembène s'est offusqué, parfois, de voir les noirs être filmés comme des insectes. Les époques ont certes évolué, l'enjeu esthétique du cinéma s'est renouvelé avec des nouvelles thématiques.

Mais les théâtres de la guerre au Burkina Faso comme au Mali convoquent inévitablement cette expression politique que le

Suite P.2

« Le sermon des prophètes » de Seydou Boundaoné : Quand le vrai visage du terrorisme est notre reflet P.3



« Patriotes » de Laurentine Marie Bayala P.4





Suite de la P.1

septième art peut porter. La circonstance du contre-chant du cinéma africain se dessine de façon institutionnelle. Le fait d'associer le pays de Cheick Oumar Sissoko au pays d'Idrissa Ouédraogo, autre cinéaste au passé révolutionnaire syndicaliste (ancien pensionnaire de l'Institut national de la cinématographie Guerassimov de Moscou tout comme le réalisateur malien Souleymane Cissé) n'est pas forcément gratuit. Un choix qui permet de célébrer et perpétuer les fonds baptismaux de la charte de la FEPACI (Fédération Panafricaine des Cinéastes) fondé en 1969.

Le leitmotiv est le même, la caméra doit renvoyer à l'écran une lumière pour éclairer les consciences des masses populaires. Cette 28e édition n'est donc pas hors champ. La chute du spectacle de cette soirée d'ouverture qui s'est déroulée du côté de Ouaga 2000 s'est clos avec un speech du premier ministre malien, Choguel Maiga, sur la question sécuritaire du moment : « Aujourd'hui en 2023, la priorité de nos peuples, c'est leurs sécurités ... ». Plus loin sur la même bande-son, le Docteur Maiga soutient : « Les guerres, les discordes entre les peuples, ça naît dans les esprits. Qui commande mieux les esprits ? L'art ! Donc le cinéma et tous ce qui est artistique sont une composante essentielle de la résistance des peuples africains contre la soumission et la résilience des peuples contre toutes formes de domination ». Le FESPACO est donc une « Affaire d'Etat » comme l'avait titré l'historien Colin Dupré avec son livre publié en 2012. Chose difficile à contredire, l'histoire de la période Sankarienne du FESPACO 1987 est avant-gardiste. Le film « Sarraouina » de Med Hondo, relatant avec des images et des sons la résistance de cette guerrière dans la boucle du fleuve Niger contre les troupes coloniales dirigées par les capitaines Voulet et Chanoine, reçoit alors un écho favorable en rapportant le Grand Prix Etalon de Yennenga dans la capitale du cinéma africain, à cette période.

Cette « Affaire d'Etat » est encore et fortement visible aujourd'hui sur les écharpes portées par les chefs de gouvernements Kyelem et Maiga. Lesquelles écharpes sont estampillées par les drapeaux aux couleurs rouge, jaune et vert, côte à côte, motifs d'une « Unité africaine » longtemps projetée par les pères des indépendances africaines. Ces hommes de pouvoir ont assisté non pas seulement à une



cérémonie d'ouverture comme à chaque édition de cette biennale. En effet, le show médiatique a épousé l'air du moment : l'anticolonialisme.

Cette symphonie des couleurs s'est traduite aussi dans l'harmonie musicale. L'art du griot Sidiki Diabaté laisse entendre au bout d'une kora que le combat au bord du Djoliba comme du Kadiogo est le même. Il le dit en bambara en psalmodiant sur le fond musical des cordes de sa Kora, la bénédiction suivante : « Que Dieu vous aide ». Oui, l'appel à la providence est jugé utile. Qu'a fait Salam dans les dernières séquences du film d'ouverture du Fespaco 2003 ? Devant l'impuissance de son armée vis-à-vis de l'homme blanc criant : « FEUX ! ». Le roi Salam avec le film « La Colère des dieux » s'est dirigé vers les ancêtres.

Les hymnes du « Fasoba » et du Maliba, entonnées par le 72e héritier de cette lignée des Diabaté, ont provoqué un haut les cœurs, ce samedi 25 février 2023 au Palais des sports de Ouaga 2000. La salle debout, malienne, burkinabè et bien d'autres nationalités comme un seul homme main dans la main, bras dessus, bras dessous, regardant tous une scène spectaculaire portée par les espoirs d'un festival dont le maître mot est : « Cinéma d'Afrique et culture de la paix ».

Hector Victor KABRE





« Le sermon des prophètes » de Seydou Boundaoné : Quand le vrai visage du terrorisme est notre reflet

« Le sermon des prophètes » est le premier long métrage du réalisateur burkinabè Seydou Boundaoné. Il est en sélection officielle compétition Burkina pour le FESPACO 2023. Réalisée en 2022, cette fiction met en lumière le terrorisme qui sévit au Burkina Faso depuis quelques années. L'endoctrinement des civils par les terroristes, la corruption, les injustices sociales, la pauvreté et les meurtres sont entre autres les éléments abordés dans ce film. Mais un espoir pour le retour de la paix dans le pays est-il possible ?

Un gros plan sur des ordures, une main les manie avec dextérité et fais le tri des bouteilles vides. Nous sommes dans une décharge. Déjà, dès les premières minutes du film le réalisateur nous met dans une atmosphère désagréable. Nul doute que c'est l'esprit du film, car tout dérange. En effet, cette œuvre met mal à l'aise parce qu'elle expose sans retenue, sans voile l'horrible et véritable visage du terrorisme au Burkina-Faso. Mais avant de rentrer dans les détails, quelle est l'histoire ? Zakaria (Tako Abdoulaye Nombéré) est un jeune garçon brillant contraint de se réfugier en ville avec sa mère (Isabelle Zombré) suite à l'attaque de son village par les terroristes. N'ayant pas les moyens de poursuivre ses études, il est obligé de vider les poubelles pour gagner sa pitance. Mais sa vie prend une autre tournure lorsque sa mère le confie au Cheick Djamal. En effet, sous ses airs de bienfaiteur, le vieil homme cache un visage sombre et cruel.

Après ce bref aperçu de l'histoire, une question se dégage de cette épaisse fumée du terrorisme qu'il serait nécessaire d'éclaircir. C'est quoi le terrorisme ?

Le terrorisme c'est nous

Ce qui marque dans cette fiction, c'est le regard accusateur que le réalisateur porte sur chacun de nous. En effet, nous sommes tous indexés par cette triste réalité. Le terrorisme n'a pas d'ethnie, ni de statut social ni de sexe. Nous nous remettons en question si bien que nous plongeons dans une psychose ne sachant pas qui est réellement terroriste. Ainsi, que ce soit le Cheick Djamal bienfaiteur de la mosquée et fervent croyant d'apparence ; son bras droit qui apporte l'argent dans un tam-tam aux terroristes ; ou encore un fournisseur d'essence et d'unités. Les exemples sont légion dans cette œuvre pour tirer la sonnette d'alarme pour plus de prudence. Ce, parce que nous ne savons qui est



notre ennemi, les signes visibles étant indétectables. Mais comment le piège se referme-t-il sur nous ?

Un pur talent de psychologue

La manipulation des consciences ! La manipulation des consciences ! La manipulation des consciences ! ... Cette phrase résonne dans nos têtes pendant que nous nous perdons dans le lent défilé du générique final. Effectivement, lorsque nous entendons le mot « terrorisme », nous renvoyons cela à la violence. Mais il n'en est rien de tout ça. En réalité, « ces prophètes » se servent de la ruse et non la force pour appâter leurs victimes. Comme de bons psychologues, ils cernent facilement la mentalité des personnes et adaptent leur discours. Par exemple, le gain facile et rapide est mis en exergue pour séduire ce jeune avide d'argent. Quant à Zakaria, c'est la réussite, ainsi qu'un avenir meilleur pour lui et sa mère qui lui sont miroités. Ce film tire une grande partie de sa force dans le scénario. En réalité, les questions ethniques, religieuses, de mal gouvernance sont passées au peigne fin. La présence des contrepoints vient enlever tous préjugés

qui incriminent la religion musulmane et l'ethnie peul. Par exemple, Zakaria voit passer à la télévision un musulman dont le sermon appelle à la tolérance, à l'amour du prochain et au respect de la vie d'autrui. Un discours qui diffère totalement de ceux auxquels il a été confronté dans la maison de Cheick Djamal.

De plus, les chaînes de télévisions qui condamnent les peuls perdent en force grâce aux interventions d'un jeune et d'un vieux. Effectivement, ils essaient, au péril de leurs vies, de dévier le chef des terroristes de son chemin obscur qui dégrade, davantage, l'image de leur ethnie dans la société. Il est clair que le réalisateur veut nous faire comprendre que le problème du terroriste va au-delà de ces considérations.

Toute chose n'étant pas parfaite, le film présente, à notre sens, quelques faiblesses. Nous avons trouvé qu'il y avait trop de discours dans le film. Bien que le titre soit le sermon, nous déplorons beaucoup de répétitions lors des interventions des terroristes. Il y a trop de dialogues et de discours souvent inutiles. Il y a, également, des écarts de langages. Notamment lorsqu'un villageois convainc les autres d'accepter tout ce que les terroristes diront de faire afin de rester dans le village. En effet, son dialogue était soutenu, et il débitait les mots comme le font les comédiens du théâtre. Cette partie était lourde et peu réaliste. En sus, il est à noter une faiblesse du jeu des acteurs. Celui-ci n'est pas constant, sa qualité se renforçant ou diminuant d'une scène à une autre. Nonobstant ces points faibles, le film « Le sermon des prophètes » est une fiction qui fait ressortir les aspects du terrorisme. Mais nous ressortons de ces 98 minutes tiraillées par de nombreuses questions : y a-t-il un espoir pour le pays ? Quelle solution miracle pour éradiquer, une bonne fois pour toute, ce mal qui ronge tant le pays des hommes intègres ?

Anaïs KERE





« Patriotes » de Laurentine Marie Bayala

« Patriotes » est une fiction de 15 minutes de Marie Laurentine Bayala. Ce court-métrage a été coécrit par la réalisatrice et Léon Kaboré dans le cadre d'un atelier de formation en réalisation cinéma et en écriture de scénario organisé par l'Institut Imagine pour les professionnels émergents de la cinématographie au Burkina Faso. « Patriotes » est en compétition officielle de la 28^e édition du FESPACO 2023 dans la catégorie Shorts.

«**P**atriotes » est l'histoire de Opio (Charles Lévis Somé), un officier supérieur de l'armée burkinabè marié à Yéli, une cadre de la fonction publique (Eléonore Kocty). Le couple lutte pour conjurer le sort après que Opio ait été grièvement blessé au front et soumis à un stress post-traumatique. Les époux s'engagent dans un combat intimiste où courage et soutien sans faille sublimés par l'amour seront déterminants pour la résilience.

Du point de vue technique et artistique, la longueur du temps est marquée par la fixation du regard sur l'horloge et l'effeuillage d'un calendrier accroché au mur. La vie antérieure de Opio est montrée à travers des flash-backs de combat et de défilé aux pas bloqués rythmés par une belle musique énergisante. Le scénario est bien construit et le montage est alterné dans une cohérence dégageant une émotion que personnages et public arrivent à partager. La note de crédibilité est apportée par un jeu de symbolisme. Par exemple, le tournoiement du brasseur qui provoque une crise de panique chez Opio est mis en parallèle avec la maison qui bouge. De même, lorsque les armes crépitent, la vieille dame (Blandine Yaméogo) clignent des yeux. Le sourire et les câlins se rendent présents. Dès le début du film, un gros plan montre le héros du film à la tête pansée par bandage des suites de blessure. Ensuite, des plans serrés de cadrage sur la mimique et les gestes



du héros Opio et ceux bienveillants de Yéli permettent de comprendre l'intention de la réalisatrice de parler de l'attitude, de l'effort collectif et de la résilience des citoyens burkinabè face à la crise sécuritaire et humanitaire de l'heure. Au fur et à mesure que le temps passe, la réalisatrice fait découvrir, à travers le héros du film, l'état d'âme d'un homme habité par le projet de se battre pour rester en vie et pour devenir meilleur parce que le meilleur est déjà en lui. Pour y arriver, Opio fournit de gros efforts en sport de rééducation. L'exceptionnelle épouse Yéli suggère que la volonté de remplir cette mission passe par l'affection et l'amour qu'il faut développer autour de soi en dépit des mauvais jours que tout être humain peut connaître pendant sa vie terrestre.

Néanmoins, nous estimons que la fin

du film aurait pu être mieux soignée. En effet, le choix de la réalisatrice donne le sentiment d'une action dépourvue de spontanéité. Mais cela n'enlève rien à la qualité de son œuvre cinématographique.

Du point de vue de l'histoire racontée, le film « Patriotes » montre, en filigrane et à travers l'admiration de la belle-mère de Yéli aux côtés du couple, le témoignage de l'élan patriotique qui habite toutes les couches sociales de la population burkinabè. Les militaires qui sont placés au premier plan du combat en passant par les Volontaires pour la Défense de la Patrie, jusqu'aux citoyens ordinaires et aux enfants.

Si l'adage populaire voudrait qu'il soit admis que le soldat qui fuit est un homme gagné pour une autre bataille, le commandant Opio n'est pas ce genre de soldats. Avec peu de dialogues, un rythme musical soutenu et des images d'archives d'actions des vaillants combattants des forces de défense burkinabè visiblement déterminés à en découdre avec les terroristes, le film « Patriotes » aborde avec retenue et patriotisme les aspects cachés de la lutte quotidienne du peuple burkinabè engagé pour la reconquête de sa souveraineté nationale. « Patriotes » est un film qui mériterait d'être vu et mis en débat au niveau international et national autour de la thématique du combat des peuples africains pour la reconquête de leurs territoires physiques, culturels.

Marc ZOMBRE



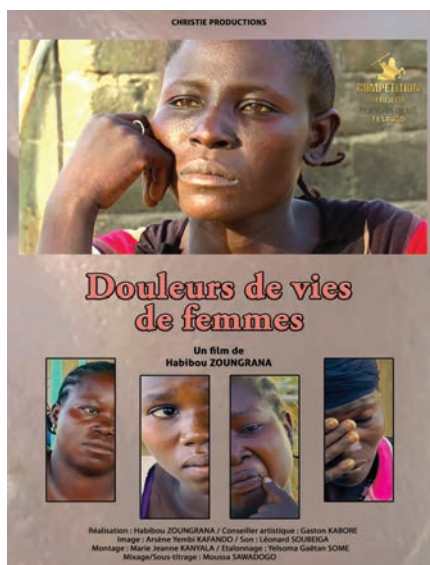


« Douleurs de vies de femmes » de Habibou Zoungrana : Des victimes de fistules à cœur ouvert

« Douleurs de vies de femmes » est le titre d'un documentaire court métrage de vingt-quatre (24) minutes de la réalisatrice Burkinabè Habibou Zoungrana. En lice pour le Poulain d'or du FESPACO 2023, le film est réalisé en mooré avec un sous-titrage en français. « Douleurs de vies de femmes » raconte des histoires de femmes mariées victimes de fistules obstétricales dites "maladies de la honte".

Sorti en février 2022, le film est un recueil de témoignages de femmes victimes de fistules obstétricales, séquelles de l'excision. Abandonnées par leurs familles et stigmatisées, pour la plupart, par leurs conjoints, ces femmes meurtries ont trouvé refuge et soutien au sein de la Fondation Rama. Elles y espèrent une guérison. À la manière d'un partage de vie de femmes, la réalisatrice pénètre dans l'intimité de ces femmes avec sa caméra pour exposer leur souffrance mais aussi leur espoir d'un lendemain meilleur. Elle fait le choix artistique de ne donner la parole qu'aux femmes, celles directement touchées par la maladie. Cela s'explique par la nature même du mal dont souffrent ces femmes. La fistule obstétricale est une maladie due, le plus souvent, à un travail d'accouchement prolongé, aux séquelles de mutilations génitales féminines (MGF) et à des viols par temps de conflit. Elle se manifeste par une incontinence urinaire ou des pertes de selles par le vagin.

La réalisatrice parvient à amener le spectateur à compatir aux souffrances silencieuses des patientes par des prises de vue fixes et en gros plans. Cette option donne à voir les expressions faciales des personnages et rend le film très émouvant. Contraintes d'accoucher dans des conditions délicates après avoir été excisées à la tendre enfance et mariées entre quinze et 17 ans, ces femmes se livrent avec pudeur et sincérité. Habibou Zoungrana arrive à montrer comment cette maladie physique devient le concentré d'une douleur de l'âme. La cinéaste défend le droit des femmes à une vie maritale épanouie et encourage le spectateur à s'impliquer,



d'avantage, dans la lutte contre des pratiques qui favorisent l'augmentation du nombre des victimes au Burkina Faso.

"Douleurs de vies de femmes" est un cri de cœur lancé à l'endroit des dirigeants et des personnes de bonne volonté. Près de 900 cas de femmes victimes de fistules obstétricales sont détectés au Burkina Faso par an selon un sondage de l'Organisation mondiale de la santé (OMS). C'est aussi, un appel à la solidarité autour de ces femmes accablées par les préjugés autour de la fistule obstétricale qui demeure une maladie peu connue du grand public. "Ma belle-mère dit que je vais tuer son fils" confie une des femmes. Une autre renchérit "Personne ne veut manger avec moi".

Dans une démarche didactique et communicationnelle, la réalisatrice fait le choix d'une narration filmique simple et linéaire avec quelques traces d'oralité dans la distribution de la parole comme une sorte de partage d'expérience de vie. Quelques notes de littérature sont aussi perceptibles.

Il s'agit des citations à l'intérieur du film en mention écrite. Une citation de Publilius Syrus plante le décor du film et annonce, du même coup, la nature des "douleurs" : "La douleur de l'âme pèse plus que la souffrance du corps". Le film se referme également par une citation. Si "Douleurs de vies de femmes" aborde une thématique d'actualité et met le doigt sur un phénomène qui devrait nous inquiéter tous, hommes comme femmes, il n'en demeure pas moins qu'une meilleure construction de la narration l'aurait rendue plus compréhensible avec une exposition plus pertinente. À cela vient s'ajouter une scène d'un groupe de femmes, toutes vêtues en uniforme. Si leurs tenues mettent en valeur la culture burkinabè par les habits traditionnels, (le Faso danfani et le Liulli péindé), la scène donne l'impression d'une mise en scène rudimentaire et contraste avec le ton pathétique du film. Mais cela n'enlève rien à l'originalité de l'œuvre qui s'adapte au contexte du milieu social avec le choix de la langue locale mooré pour l'essentiel du tournage. Tout compte fait, le film mérite d'être vu pour la qualité et la beauté des images dans un environnement visuel et sonore burkinabè ; mais aussi et surtout par la sympathie que dégagent les personnages qui sont restés anonymes comme leurs souffrances enfouies.

"Douleurs de vies de femmes" vient confirmer, ainsi, la volonté de la réalisatrice Habibou Zoungrana d'être "une voix des sans voix". Une porte-parole des droits de la femme comme le montre la plupart de ses productions cinématographiques.

Eugenie BILLA



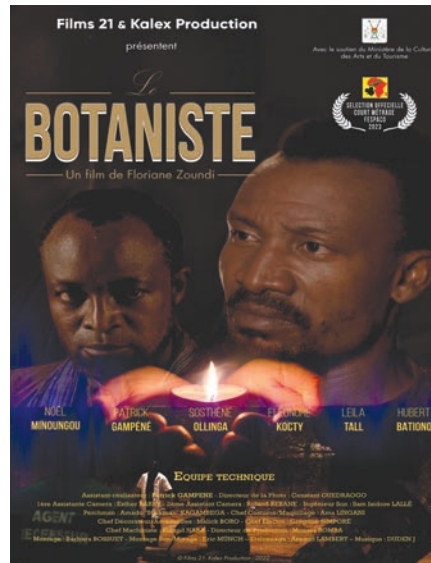


« Le Botaniste » de Floriane Zoundi, Un non à la connivence avec les terroristes !

« Le Botaniste » est un court-métrage de 13 minutes réalisé par Floriane Zoundi. Il est sélectionné à la 28^e édition du Festival panafricain du cinéma et de la Télévision de Ouagadougou dans la catégorie fiction. Ce film à tonalité pathétique, aborde l'épineuse question du terrorisme au Burkina Faso sous une dimension de résilience.

Cette réalisation filmique, composée de six acteurs, nous présente la vie tragique d'un jeune spécialiste en plantes tropicales vivant dans une localité où règne l'insécurité extrême. Ayant été dévalisé et vidé de la pire des manières par des hommes armés, ce jeune botaniste éprouve le vrai sens d'une personne pauvre et misérable dont la situation n'est nullement enviable.

À travers la peinture de la vie de ce rescapé "soignant" partagée entre solitude et rétrospection douloureuse, il s'agit, pour Floriane Zoundi, de mettre en lumière la vulnérabilité de certains travailleurs dont les agents de santé, les enseignants, face aux menaces terroristes. Par ailleurs, la réalisatrice, à travers le dénouement final du film, condamne tous ceux qui sont de connivence avec les terroristes et aussi ceux dont la complicité est de bon gré mal gré. Elle utilise, ainsi, le cinéma comme arme pour sensibiliser la population burkinabè et celle



d'ailleurs sur la responsabilité collective dans la lutte effective contre le terrorisme. Grâce au jeu de l'acteur principal Ryan, incarné par Noël Minoungou, le cinéaste maintient le spectateur dans le suspens.

Si l'artiste a des responsabilités envers sa société dans la mesure où il met sa plume à son service, Floriane Zoundi a trouvé qu'elle pouvait en faire autant avec sa caméra : porter la préoccupation de sa société à l'écran, notamment la question sécuritaire afin que des solutions soient trouvées. C'est pourquoi, elle opte de dépeindre, au moyen de l'objectif de sa caméra, ce que vivent les travailleurs dans les zones à fort défi sécuritaire, au premier rang desquels les médecins.

Floriane Zoundi, à travers « Le Botaniste », traduit son patriotisme et contribue, à sa manière, à la lutte contre le terrorisme dans un contexte d'insécurité béante au Burkina Faso. Dans ce contexte où l'insécurité demeure la préoccupation la plus sensible et la plus tenaillante, le récit de vie de ce jeune "soignant" fait de Floriane Zoundi une cinéaste engagée.

Bernadette GANSONRÉ

Allocution du MCCAT à la fenêtre des écoles Le département de la Communication, de la Culture des Arts et du Tourisme positionne le cinéma au cœur de son action

La 28^{ème} édition du Festival Panafricain du Cinéma et de la télévision de Ouagadougou-FESPACO est une belle occasion pour les cinéastes du continent et du monde de célébrer un art noble, un art de synthèse, le cinéma. Cette célébration des professionnels de l'image et du son ne saurait se faire, sans une forte implication des étudiants, de leurs enseignants, bref, des écoles de formation.

Chers étudiants, chers enseignants, responsables d'institutions d'enseignement du cinéma et de l'audiovisuel invités à cette fenêtre ouverte sur une profession à la fois noble et exigeante, je vous souhaite un agréable séjour sur la terre libre du Burkina Faso.

Le département de la Communication, de la Culture des Arts et du Tourisme positionne le cinéma au cœur de son action.

En effet, pour le retour d'un ancrage culturel véritable dans l'éducation et la formation de la jeunesse, il est nécessaire de faire un retour aux racines de notre société à travers une éclosion et l'émancipation de nos cultures locales et le cinéma est un moyen par la rhétorique d'un langage qui lui est propre.

Cher étudiants et chers enseignants, aujourd'hui l'occasion m'est offerte pour vous exhorter à faire votre une des résolutions de la Fédération des

cinéastes du continent (la FEPACI) en 1975, à savoir que « le cinéma a un rôle primordial à jouer, parce qu'il est un moyen d'éducation, d'information et de prise de conscience et également un stimulant de créativité... La réalisation de tels objectifs suppose une interrogation du cinéaste africain sur l'image qu'il se fait de lui-même, sur la nature de sa fonction et de son statut social et

Suite P.12





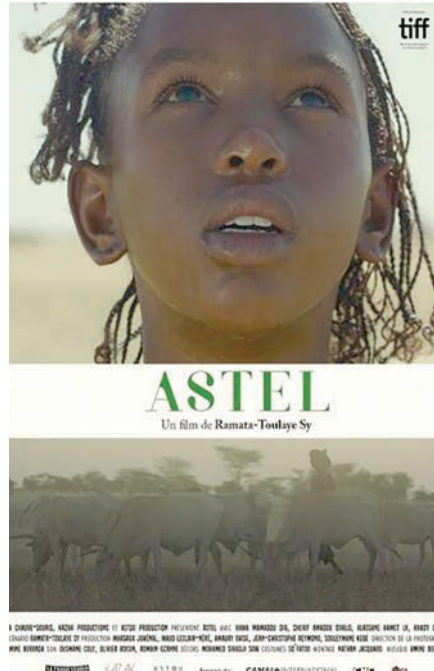
« Astel » de Ramata-Toulaye Sy : L'ado qui murmurait à l'oreille des vaches

La réalisatrice et scénariste sénégalaise Ramata-Toulaye Sy est présente au FESPACO 2023 avec son premier film «Astel», du nom du personnage principal. C'est un film de 24 minutes inscrit dans la catégorie Fespaco shorts. La jeune réalisatrice y porte un regard sur la condition féminine à travers les rôles de genre.

Dès le démarrage du film, la réalisatrice met le focus sur le potentiel de son héroïne. Astel, interprétée par Hawa Mamadou, est une fille pubère qui a développé un talent particulier, celui de parler aux vaches. En fin de saison pluvieuse, la jeune adolescente de 13 ans environ mène avec son père, joué par Chérif Amadou Diallo, paître le troupeau de vaches au quotidien dans le Nord-Sénégal. La relation presque fusionnelle qu'elle entretient avec les vaches est brutalement interrompue. En dépit de son amour à conduire le troupeau au pâturage, Astel est contrainte à rejoindre sa place parmi les femmes conformément à la coutume.

Ce film est provocateur en ce sens qu'il incite au débat sur la problématique de la féminité dans le patriarcat de la société peulh au Sénégal. Les partisans de la conservation des pratiques traditionnelles africaines pourraient être en phase avec le paradigme de l'éducation des enfants en fonction de la séparation des rôles de femmes ou d'hommes, selon leur niveau de maturité. Dans un premier cas, l'influence étrangère prend une connotation perturbante dans le système des valeurs habituelles de cette société. Dans un deuxième, ce film apparaît comme un moyen de promotion de l'égalité des sexes tout en encourageant les femmes à développer leur potentiel.

La réalisatrice parvient à présenter de



très belles images au public sans lui imposer son point de vue sur le sujet. Il revient à ce dernier d'être libre de prendre position et d'en débattre, au besoin. Toutefois, il devrait pouvoir être admis que le film fait un constat pertinent sur le regard du développement de l'enfant et de son devenir, particulièrement dans la société peulh au Sénégal. Si les comportements et le regard extérieur d'une société sur ses membres sont relatifs à chaque culture ou société, il est appréciable que chaque citoyen trouve son compte dans les relations interhumaines. Il conviendrait de ne pas verser dans l'extrémisme idéologique féministe et de se poser la question suivante : pourquoi le milieu de vie de la jeune fille Astel agit ainsi ?

Le film « Astel » semble suggérer la volonté de la réalisatrice Ramata-Toulaye Sy d'affirmer que chaque société a ses normes, et si vous regardez vers l'émancipation à l'occidentale nous pouvons nous permettre d'émettre des réserves, car le philosophe français Lévis Strauss a déjà démontré qu'aucune culture n'est au-dessus de l'autre. Mais les réaménagements adaptatifs sont autorisés et fortement recommandés. C'est pourquoi il y a des changements culturels attendus du côté des pays africains, en quête d'unité, de paix et de cohésion sociale.

La caméra de la réalisatrice Ramata-Toulaye SY est provocatrice dans sa production cinématographique sur le rôle et la place de la femme dans la société africaine et dans la communauté peulh sénégalaise en particulier. Dans ce registre, « Astel » est un chef d'œuvre qui suscitera des débats contradictoires mais constructifs sur le rôle de la femme au cœur de la tradition et la de modernité.

Sorti en février 2021, le film «Astel» est lauréat de plusieurs films comme le prix spécial de Jury au Festival de Clermont-Ferrand, le prix de la « Meilleure Réalisation » du Quibbo Africa Film Festival de Colombie, le Tanit de bronze à la 33e édition des Journées cinématographiques des films de Carthage.

Marc ZOMBRE





Créé le 05 septembre 2022, par décret N° 2022-0713/PRES-TRANS/PM/MCCAT, le Secrétariat Technique du Centre National de la Cinématographie et de l'Audiovisuel (ST-CNCA) est la structure administrative chargée de conduire le processus de mise en place du Centre National de la Cinématographie et de l'audiovisuel (CNCA), instrument de mise en œuvre de la politique de réglementation et de soutien du secteur du cinéma, de l'audiovisuel et de l'image animée. À ce titre, il est chargé entre autres de :

- tenir des cadres de réflexion avec les professionnels du cinéma et de l'audiovisuel en vue de définir la vision, les missions et les valeurs du Centre National de la Cinématographie et de l'audiovisuel ;
- définir la feuille de route du processus de création du Centre National de la Cinématographie et de l'audiovisuel ;
- proposer un dispositif organisationnel du Centre National de la Cinématographie et de l'audiovisuel ;
- définir les mécanismes de financement des activités cinématographiques et audiovisuel.

Le Secrétariat Technique du Centre National de la Cinématographie et de l'Audiovisuel comprend :

- le département du Cadre Organisationnel (DCO), qui s'organise en deux services.
- le Département de la Mobilisation et du Plaidoyer (DMOP) avec également deux services.

Le Secrétariat technique du Centre national de la cinématographie et de l'audiovisuel est fort de vingt-un (21) cadres et a, comme premier responsable, Évariste POODA, ancien Directeur Général du Cinéma et de l'Audiovisuel, un passionné des questions de cinéma.

Présent à cette 28e édition au Fespaco, le ST-CNCA entend saisir toutes les opportunités susceptibles d'enrichir ou faciliter les réformes en cours.

Allocution de Cheick Oumar CISSOKO
à la cérémonie de libation

«Sembène Ousmane dont nous célébrons le Centenaire, a inauguré ce lieu le 22 février 1987»

Honorables personnalités, Mes chers collègues cinéastes, Sur cette terre bénie du Burkina, bénie pour les cinéastes de l'Afrique et de la diaspora, nous sommes encore une fois réunis sur l'invitation du FESPACO, le plus grand et le plus bel évènement culturel de notre cher continent.



C'est avec l'âme en peine et dans une grande solidarité que nous allons nous soumettre à cette tradition africaine de libation pour honorer nos illustres disparus.

Sembène Ousmane dont nous célébrons le Centenaire, a inauguré ce lieu le 22 février 1987. Il nous a été dédié par le gouvernement du Faso avec à sa tête un illustre homme, un panafricain, digne fils de l'Afrique, Thomas Sankara Président du Faso. Cette place, la Place des Cinéastes est nôtre. Elle s'harmonise merveilleusement avec l'Allée des Etalons, cet autre espace qui magnifie la créativité des auteurs du 7e art, avec à leur tête l'Aîné des Anciens. Nous ne pouvons qu'être fiers de cet ensemble unique sur le continent. Et nous ne remercierons jamais assez le gouvernement et le peuple du Faso et bien sûr la Mairie de Ouagadougou qui en assure l'entretien. Chers collègues disparus, Producteurs, Scénaristes, Cinéastes, Comédiens, Comédiennes, vous nous avez quittés certes, mais vos images, vos écrits, vos déclarations resteront des empreintes fortes, témoins de votre passage sur cette terre, et aussi du combat mené pour la Renaissance Africaine.

Paix à votre âme

Cheik Omar CISSOKO, secrétaire général de la Fédération panafricaine des cinéastes (FEPACI)



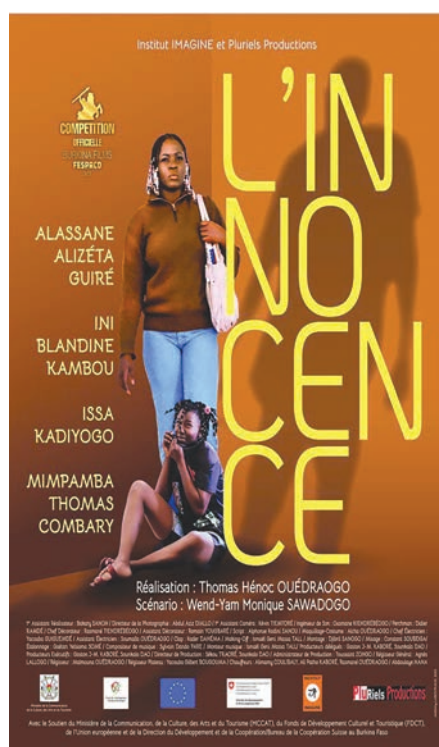


« L'innocence » de Thomas Hénonc Ouédraogo

Issu d'un travail d'atelier d'écriture de scénario au bénéfice des professionnels émergents du monde du cinéma au Burkina Faso, « L'innocence » est un film du réalisateur Thomas Hénonc Ouédraogo. Tourné en langue française, le film est en sélection officielle dans la catégorie compétition Burkina. Le réalisateur tente par la force de l'image et du son d'y dénoncer l'interdiction de parler de sujets tabous que sont l'inceste et la pédophilie, causes de souffrances silencieuses vécues dans des familles dites modernes.

La fiction intitulée « L'innocence » raconte, en 15 minutes l'histoire d'une relation incestueuse entre un frère (Issa Kadiyogo) et sa sœur (Alasane Alizéta Guiré) dans une villa. Une fille est née encéphalopathe (Blandine Kambou) de leur union et est victime d'abus sexuel de son père. Au cours d'une tentative sur la petite, le père et frère incestueux scelle son sort.

De par le titre du film « L'innocence », le réalisateur suggère de ne pas poser un regard inquisiteur sur la société et sur les protagonistes. Hénonc Ouédraogo questionne toute la société sur ce qu'il faut faire pour briser le silence sur l'inceste et la pédophilie. Il parvient à imprimer une intensité rythmée au film. Il la combine aux symboles de l'omerta chez les témoins des faits et les statues dans les maisons de luxe pour déclencher, par l'accélération, une invitation à prendre conscience de l'urgence à agir contre la perte de valeurs chères à la société africaine. Du point de vue technique et artistique, le film montre un travail de casting réussi, même si les comédiens, dans leur jeu de rôle, font apparaître avec peu de clarté les personnages qu'ils incarnent. Ils parviennent, par ce fait, à



faciliter la compréhension de la trame qui se joue entre les membres d'une même famille. L'évolution des deux personnages principaux montre une nette transition d'une vie de couple « normale » à celle d'un frère et une sœur incestueux. Faut-il empêcher les gens d'être heureux dans leurs pulsions sexuelles ? En être victime signifie-t-il être victime à vie ? Ou être appelé à faire évoluer les consciences pour un changement positif des vies en société par le moule de la famille mère et éducatrice des enfants

d'aujourd'hui et de demain ? Pour le jeune cinéaste, les interactions interpersonnelles entre les membres d'une même famille ne devraient pas présager d'intentions malsaines, de relations amoureuses coupables.

Il suggère, plutôt, de revenir aux garde-fous de la fragilité humaine pour permettre aux gens d'être heureux dans la gestion de leurs pulsions sexuelles. Pour cela, le recours à la pédagogie éducative issue des traditions africaines familiales et ancestrales peut être envisagé.

"L'innocence" est un film profondément moral appelant la société à parler de ses interdits pour une émergence de leviers d'inventivité incitatrice de changement positif. Il est à l'image de ces productions cinématographiques qui permettent d'éveiller les consciences sur l'urgente nécessité de recourir aux valeurs africaines de paix et de solidarité pour des vies de famille épanouie.

Pour une première, le réalisateur s'en sort avec une œuvre ouverte à un long-métrage pour confirmer son intention de contribuer à la saine éducation des enfants d'Afrique d'aujourd'hui et de demain.

Marc ZOMBRE





« Le taxi, le cinéma et moi » de Salam Zampaligré : Entre hommage poétique et peinture du cinéma africain.

Le réalisateur burkinabè Salam Zampaligré dresse, dans ce documentaire long-métrage de 69 mn, le portrait d'un cinéaste autodidacte burkinabè, Drissa Touré. Natif de Bobo-Dioulasso, le réalisateur est auteur de plusieurs films à succès dont « Laada » (sélectionné au festival de Cannes 1991 et Prix Ercidan au FESPACO 1991) et « Haramuya » (sélectionné à un Certain regard au festival de Cannes en 1995). Mais coup de théâtre, Drissa Touré, couronné maintes fois, vend du bois, de nos jours, pour gagner sa pitance. Le film est sélectionné au 28e FESPACO dans la section Panorama.

Drissa TOURÉ, le miroir d'une cinématographie en décadence ?

Simple chauffeur de taxi, Drissa Touré tombe éperdument amoureux du cinéma grâce à sa proximité avec des cinéastes dont Sembène Ousmane en particulier. Cette passion le pousse à se former au métier de réalisateur qui lui réussit et le hisse sur les plus grands podiums du cinéma dont le FESPACO, le festival de Cannes, le New-York African Film Festival. Mais la rupture avec sa femme le fragilise et sa carrière prend un énorme coup. A travers ce documentaire, Salam Zampaligré pose la problématique de la carrière du cinéaste dans un contexte africain. Au-delà du cinéaste Drissa Touré, c'est "le destin" de bien des artistes africains de diverses disciplines (musique, littérature, sport ...) qui, au soir de leur vie, se perdent et touchent le fond après s'être hissé au sommet. Le célèbre réalisateur Drissa Touré connaît, à ce jour, des conditions de vie difficiles. « Je suis tombé presque dans la précarité... », confie-t-il en évoquant, au passage, la vente de bois de chauffe, son actuel source de subsistance. Cela peut paraître effrayant pour de jeunes réalisateurs comme Salam Zampaligré, Emmanuel Rotoubam Mbaidé, Simplicie Ganou. Ils se verraient dans ce "miroir". La question touche également les autres métiers du cinéma. C'est ce qui rend l'angle de traitement du film très intéressant. Il aborde la question sous un aspect plus humain avec une fenêtre ouverte sur les difficultés du cinéma burkinabè, notamment la fermeture de nombreuses salles de projection.

Le film s'ouvre, d'ailleurs, avec un pa-



noramique sur l'acteur principal assis dans les ruines de Cinéafrique, le regard perdu dans le vide. Une scène qui illustre parfaitement l'état d'âme du personnage mais aussi du cinéma burkinabè. Le Burkina Faso, capitale du cinéma africain, jadis envié pour la qualité de ses productions cinématographiques est, aujourd'hui, à la traîne et parvient à se faire une place honorable dans les plus grands rendez-vous du cinéma. Pour le réalisateur Zampaligré, il s'agit d'abord de travailler à la réouverture des salles de cinéma afin que "nos propres images passent dans nos télévisions et nos salles" comme le préconise le personnage Drissa Touré.

Quand le quatrième et le cinquième art se mettent au service du septième

Malgré la tristesse que devrait procurer le sort de son personnage principal, « Le taxi, le cinéma et moi » sonne comme un hymne épique au cinéma. D'ailleurs, l'originalité de ce film repose sur cette note de poésie à travers le slam de

Doueslik qui joue le rôle de transition aux moments clés de l'histoire. Ces notes musicales introduisent et clôturent le film. Elles exposent, apaisent et interpellent les consciences avec la délicatesse dont seule dispose la poésie. Ce sont des moments de détente qui permettent au spectateur de respirer pour mieux assimiler les séquences suivantes du film.

La renaissance

Au-delà de soulever des questions cruciales comme la carrière du cinéaste, le financement des productions, les infrastructures, ce documentaire a le mérite de mettre en lumière la renaissance de Drissa Touré, ce cinéaste de 71 ans qui a encore la tête et la sacoche pleines de projets de films. Salam Zampaligré donne ainsi une seconde vie à ce passionné du cinéma en le faisant voyager et raconter sa passion. Malgré la précarité qui tenaille Drissa Touré, sa voix et son visage rayonnent de bonheur quand il raconte son métier. Le jeune cinéaste a su, à travers ses belles images, capter ces moments où l'on s'attache au personnage. « Le taxi, le cinéma et moi » est une sorte de thérapie pour le personnage principal, un miroir pour les jeunes cinéastes et une interpellation pour tous les acteurs du 7e art et les décideurs et politiques. Sorti en 2022, « Le taxi, le cinéma et moi » fait déjà parler de lui. Il a remporté, le 9 février 2023, le Prix du meilleur documentaire au 12e Festival du Film Africain de Louxor en Egypte.

Eugénie Billa
Aboubakar Sanfo





« De plus en plus loin » de Hervé Eric Lengané et Fabien Dao ou La descente aux enfers

Réalisée en 2021, «De plus en plus loin» est une série de 8 épisodes d'une durée de 52mn en moyenne chacun. Inscrite en compétition à la 28e édition du FESPACO 2023, la série est la première création originale à être diffusée sur Canal + en 2022. C'est dans un genre dramatique que Hervé Éric Lengané et Fabien Dao, réalisateurs burkinabè, abordent dans cette série la question de l'immigration et du trafic humain.

Deux jeunes hommes, Léon et Ibra quittent le Burkina pour l'Europe, mais de façon clandestine. Les raisons de leur émigration sont connues. Léon veut fuir une série d'éternelles injustices sociales. Ibra est en quête d'une meilleure vie. Mais tout bascule subitement car les deux personnages tombent dans les mains d'un réseau de trafic humain. Ils sont conduits en Lybie où ils seront bientôt vendus comme esclaves. Après la mort de Ibra, Léon se sauve de justesse et décide de retourner au Burkina Faso. Arrivé à Ouagadougou, il décide de s'en prendre à tous ceux qu'il juge responsables de ses souffrances et de celles des autres migrants. Animé par la vengeance, Léon remonte la piste du réseau de passeurs et s'enfoncé peu à peu dans une folie meurtrière sans précédent.

« De plus en plus loin » expose un tableau lugubre, une sorte de déchéance de la vie d'Ibra et de Léon. En effet, cette déchéance est perceptible à travers l'ensemble des épisodes. La situation des deux personnages ne fait qu'aller de mal en pis. Leur situation va de la liberté à l'esclavage en Lybie, de l'esclavage à la mort d'Ibra. On note donc une chute, une descente aux enfers. De plus, voulant se venger de ses passeurs, Léon va passer par plusieurs phases décadentes. Il y a également une déchéance psychologique.

Par ailleurs, cette descente aux enfers est corroborée par les titres des épisodes de la série dont les plus saillants : le départ vers l'enfer ; l'enfer de la cour ; l'enfer de Ibra ; la chasse à l'homme ; sang pour sang... Il y a une sorte de chute tant physique que moral pour nos deux héros.



En outre, cette série se présente comme la marque de l'expression des réalisateurs dans leur univers car les événements présentés, à quelques exceptions près, coïncident, manifestement, avec la réalité du terrain, rendant ainsi compte de l'expression de l'endogénéité de l'image d'où la vérisimilitude.

En effet, « De plus en plus loin » s'inspire d'un fait d'actualité de 2017 où la chaîne de télévision américaine CNN révèle au grand jour les atrocités qui ont cours en Lybie en diffusant la vidéo d'une vente aux enchères d'esclaves près de Tripoli. La publication choque et horrifie la communauté internationale qui parle, alors, de crime contre l'humanité. La vidéo de CNN a exposé les réseaux d'esclavage libyens et le profit fait sur le malheur des candidats à la migration. Le sort de ces nouveaux esclaves est scellé depuis le début car la somme qu'ils ont épargnée pour payer leur voyage alimente le marché des bourreaux prêts à tout pour voler leur liberté.

Du point de vue de la narration, on note une bonne maîtrise de la conduite du récit sériel. Celui-ci obéit à l'ordre de la fable où les événements sont liés et agissent les

uns sur les autres par une relation de cause à effet, de moyen à fin ou d'antécédent à conséquent. Le fait que la situation initiale soit amputée témoigne d'une parfaite maîtrise des codes cinématographiques par le réalisateur car il va assurer l'intelligibilité du récit en faisant recours à la technique du flash-back dans l'épisode 2. Ce flash-back permet d'instruire le téléspectateur sur la situation initiale des personnages. Du point de vue technique, l'éclairage est fluide et permet de différencier les moments de matin et soir, jour et nuit. Cela plonge le téléspectateur dans l'univers filmique.

« De plus en plus loin » est une série qui met en garde la jeunesse africaine contre l'immigration clandestine. Oui à l'immigration officielle, mais non à l'immigration clandestine car celle-ci peut nous éloigner davantage de nos rêves, de nos objectifs comme ce fut le cas de Léon et de Ibra.

Cette série marque la deuxième participation de Hervé Éric Lengané (en tant que réalisateur de série) au FESPACO après celle de 2009 avec la série cour commune.

Jacques N. MANA





Suite de la P.6

d'une façon générale sur sa situation au sein de la société ... »

Faire du cinéma un outil de promotion de la culture et des idéaux de liberté et d'affirmation des cultures de notre continent.

Le cinéma a une mission plus importante que la distraction.

Chers étudiants et chers participant à la présente édition du FESPACO, responsables des institutions africaines de formation aux écritures cinématographiques, chacune des éditions de ce rendez-vous continental et mondial est une occasion à vous offerte pour tisser la toile de l'intégration des peuples africains, et le cinéma en est l'un des meilleurs outils.

Je voudrais vous exhorter à travailler les relations entre vous et vos enseignants, pour créer des réseaux de création et des circuits pour l'émergence d'un marché et d'une véritable industrie cinématographique et audiovisuelle.

L'émancipation de notre continent passe par l'émancipation de nos cultures dans un monde caractérisé par des guerres d'influences culturelles et économiques.

Le département de la Communication, de la Culture et des Arts ne ménagera aucun effort pour soutenir ces actions qui visent une véritable intégration culturelle par les institutions de formation, car chaque enfant qu'on enseigne est un homme qu'on gagne (Victor Hugo). Et vous chers étudiants, vous êtes déjà acquis à la cause d'un cinéma de la résilience culturelle et économique.

L'ISIS-SE en accueillant tous les étudiants du continent, est un don du Burkina à l'Afrique et au monde dans un esprit de solidarité, pour continuer à porter le 7ème art africain dont Ouagadougou demeure le creuset.

Chers invités, chers participants, je voudrais saisir



de cette opportunité pour porter mes félicitations et mes encouragements aux corps d'encadrement pédagogique et administratif pour les résultats atteints à ce jour, faisant des sortants de cet établissement, des employés qui parcourent aujourd'hui les projets cinématographiques et les studios de télévisions d'Afrique et du monde.

Je voudrais saisir cette occasion pour remercier tous les partenaires de l'ISIS-SE pour leurs constances dans l'accompagnement de cet établissement dont les résultats sont tangibles. Plus cinq cents (500) étudiants venant de 22 pays à travers l'Afrique, l'Europe et l'Amérique y ont déposé leurs cartables, et beaucoup y reviennent comme enseignants.

La relève est en cours de reconstitution et je leur réitère mes encouragements à continuer les efforts multiformes qui participent à la formation du cinéaste africain.

A vous chers étudiants, permettez-moi de vous féliciter au regard du catalogue de vos productions dont plusieurs ont reçu des distinctions au FESPACO et à bien d'autres occasions.

Ces résultats forts appréciables doivent vous pousser à aller de l'avant dans une logique de création artistique en faveur l'histoire et de la culture d'un

Burkina Faso et d'une Afrique qui s'ouvre comme une fenêtre sur les grandes avenues du monde.

C'est sur cette dernière exhortation que je déclare ouverte, « La fenêtre des écoles » de la 28 édition du Festival Panafricain du Cinéma et de la Télévision de Ouagadougou (FESPACO).

**Vive le FESPACO ! Vive le Burkina Faso !
La patrie ou la mort, nous vaincrons ! Je vous remercie.**

Emmanuel R. OUEDRAOGO, ministre de la Communication, de la Culture, des Arts et du Tourisme, porte-parole du gouvernement

FasoCinéma

**Directrice de publication
(ASCRIC-B)**

**Co-directeur de publication
Abraham N. BAYILI (76 64 99 90)**

**Rédacteur en chef
Victor KABRE**

**Secrétaires de rédaction
Annick R. KANDOLO
Boukari OUEDRAOGO**

Equipe de rédaction

Anaïs KERE
Sita PARE

Harouna SIMIAN
Flora GUENGUERE

Issata HELOU
Jacques N. MANA

Abel BOUGMA
Fidel TIAMASSA

Madina DIALLO
Aïda DAO

Rosalie KONKOBO
Agathe OUEDRAOGO

Aboubacar SANFO
Bénédicte DOUNN-WORO

Mariam ZANGO
Marc ZOMBRE

Armand S. KAFANDO
Eugénie BILLA

**Mise en page
Korotimi SEREME
64 11 12 40**

**Imprimerie
Forgraphiq (70140632)**

